

LE BONIFACE

"Le Verger".....	Maurice Arpin
Caisse Populaire ...	Remi De Roo
A l'Académie	Hilda Trudeau
Page des Anciens ...	Richard Sicotte
Littérature	Versificateurs
Page des Jeunes	Roger Pittet
Au Juniorat	Jean-Paul Aubry
Sports	Georges Pelletier
Les Oies Tricotent .	XXX

Directeur Maurice ARPIN
Administrateur Richard SICOTTE
Rédacteur en chef Florent VERREAULT
Editeurs James STANNERS
Henri BERGERON
Distributeurs René PREFONTAINE
Pierre GAGNE

Rédacteurs Léo BRODEUR
Pierre GAUTRON
Roger DELAQUIS
Norbert PREFONTAINE
Martial ALLARD
Marcel PREFONTAINE
Dessinateurs Rodolphe PREFONTAINE
Victor PELLETIER

Correspondants Yvonne L'Heureux
Jeau-Paul AUBRY

Abonnement 50 sous par année payable le plus souvent possible.

CAISSE POPULAIRE

La Caisse Populaire des Collégiens de Saint-Boniface fut fondée le 10 janvier, 1943, sous la bienveillante direction de Monsieur l'abbé Couture. Elle ne fut pas l'oeuvre du hasard. Depuis quelque temps déjà les collégiens universitaires avaient eu l'idée de fonder une caisse propre aux collégiens. Il y eut des réunions d'universitaires, dans lesquelles on discuta les avantages d'une caisse et les difficultés qu'elle pourrait rencontrer dans notre milieu.

Notre Caisse fut fondée dans le but premier d'initier les élèves aux rouages des Caisses Populaires et aux fonctions administratives des officiers. Ici comme partout où l'on suit l'esprit véritable des Caisse Populaires, c'est la fin éducationnelle qui prime. En effet, en vue de l'importance toujours grandissante des Caisses au Manitoba comme partout ailleurs au pays, un élève soucieux d'une formation complète devra, au sortir du Collège, connaître au moins l'utilité pratique des Caisses Populaires, et avoir une expérience immédiate de leurs diverses fonctions.

C'est à cette fin que nous avons formé au Collège un cercle d'études, dans lequel tout élève soucieux d'apprendre peut s'initier aux rouages de la Caisse.

Notre Caisse est administrée par trois commissions: le bureau de direction, les comités de surveillance et de crédit. Les officiers en sont élus chaque année par l'Assemblée générale des membres, autorité suprême de la Caisse.

Les difficultés n'ont pas manqué de se présenter. Tout d'abord la question des dépôts réguliers, exigés par les Caisses comme le moyen le plus sûr d'économie. Les élèves qui reçoivent de l'argent à intervalles réguliers sont rares au Collège, et les dépôts réguliers sont, par conséquent, presque impossibles. A la fin de l'année, un trop grand nombre retirent leur argent pour diverses raisons. Les officiers combattent cette anomalie. Car une Caisse ne peut prospérer lorsque chaque année elle perd la moitié de ses fonds et doit recommencer l'automne suivant.

Autre mal: la plupart des élèves ne reçoivent d'argent que le nécessaire, et sont plus portés à emprunter qu'à déposer, en conflit flagrant avec l'esprit de la Caisse.

Mais la Caisse prospère quand même, et comme toute oeuvre sociale, ses fluctuations varieront selon le zèle ou l'apathie de ses membres.

Remi DE ROO.

LE VERGER

Roman de CLAUDE DABLON.

Un autre beau livre est paru. Un livre jeune, canadien et beau en plus : diable! c'est presque la perfection absolue! Je l'ai brûlé la nuit dernière, passionnément. Et je me hâte d'en dire un peu mon enthousiasme avant de m'y plonger de nouveau pour savourer goutte à goutte, cette fois. Au moment d'aller sous presse, je n'ai pas le temps d'en faire une critique. Je ne l'oserais pas d'ailleurs après une lecture si rapide. Mais je veux simplement, en le faisant connaître, me débarrasser d'un malaise. Celui qu'on éprouvait jadis à dévorer, égoïste, un chocolat devant les petits frères aux yeux avides.

"Le Verger" est jeune. Une heure, "il éprouve des envies folles de pleurer"; l'autre, "son coeur, comme le réveille-matin détraqué de l'oncle Paul, sonne à tout propos, hors de propos, et sur tous les tons". Il se demande encore pourquoi les gens mûrs ne sont-ils pas capables d'écouter les jeunes hommes sans ricaner. Il ne veut pas qu'on puisse liquider comme on veut ses images d'enfance.

Dans sa vieille île d'Orléans, dans le chalet des Laurentides, "Le Verger" est canadien, jeune canadien, nationaliste sans violence, mais si fortement qu'il ne se donne pas la peine d'insister.

Il est beau. Parce qu'il n'est pas grandiloquent dans son dégoût des compagnons insipides, de la vie bourgeoise et du banal. Parce qu'il n'entoure pas ses velléités d'évasion d'une morbidité à la Rimbaud. Parce qu'il n'essaye pas de loger dans une tour d'ivoire sa crise passagère de pessimisme.

Avec un sanglot on lui ouvre son coeur quand il avoue franchement ses chutes et rechutes. Et le grand apaisement de sa vocation suivie: aussi longtemps que le péché est reconnu comme tel et jamais accepté, la chair a beau s'enliser dans l'habitude, elle ne peut asservir à jamais l'esprit ni irrémédiablement souiller le coeur.

Puis il y a le fait Louise, avec son cortège de gaucheries, de trouble, de correspondance "par voies autres que celles de la Préfecture", d'ivresses et d'inquiétudes. Elle est belle, Louise, et on l'a tous aimée déjà, peut-être encore.

Des têtes de professeurs dessinées à l'intérieur de noyaux benzéniques. Le petit frère aux éléments qui a souvent besoin d'argent. La lutte tacite et mutuellement consciente avec le Père Spirituel, la fuite qui aboutit infailliblement au confessionnal. Tristan a fortement l'allure de notre copain "pototéléphonique". Maurice et Noël nous sont familiers. Là, comme dans le bourricot sympathique d'une fuite en Egypte, vit le secret d'un roman aimé: les points de rencontre entre le héros et le lecteur. Promène-toi dans "Le Verger", tu te retrouves à chaque tournant.

Je ne parle pas du style: il a le mérite charitable et rare de passer inaperçu, ou mieux de plaire sans distraire.

Comparaisons? Fraîcheur et pittoresque de Menaud, purgé de la fiévreuse satiété des métaphores, du flamboyant et de l'inédit. Toute la franchise et la hardiesse du Beau Risque, mais sans troubler. Un peu du parfum du Grand Meaulnes.

Oh! je t'en prie, ami, lis "Le Verger". Tu n'en auras pas regret. Et s'il te laisse indifférent, alors je tremble pour toi et te demande:

Qu'as-tu fait ...

Dis, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

Maurice Arpin.

LE LÉGENDE

— O NICOLÒ PAGANINI. O —

A côté des Kreisler, des Menuhin et des Heifetz d'aujourd'hui, surgit, comme un fantôme d'un passé lointain, l'image de Paganini, un des plus grands virtuoses du violon, en même temps qu'une des personnalités les plus bizarres et extraordinaires que le monde ait jamais vues.

C'est en Italie, pays de la musique et du beau soleil, que Nicolo Paganini vit le jour, le 18 février 1784. Son génie mûrit de bonne heure: dès l'âge de neuf ans, il donnait des concerts.

Après une période de vie errante, de 1808 à 1813, pendant laquelle on ne sut jamais ce qu'il était devenu, l'artiste reparut tout-à-coup, et "brilla comme une apparition miraculeuse dans le soleil des arts". Des foules, attirées par la renommée de son prodigieux talent, lui firent un accueil frénétique, à Rome d'abord, puis à Vienne, où Metternich l'invita, enfin dans toutes les villes d'Allemagne qu'il alla visiter.

On l'admirait; on le portait aux nues. La magie de son jeu, sa facilité sans égale, attirèrent une vive attention, non moins que son aspect extérieur. Certains voulaient voir en lui quelque chose d'un démon, et des bruits étranges couraient sur son compte. A ceux qui lui demandaient par quelle méthode il était parvenu à cette exécution merveilleuse, il répondait: "C'est mon secret; je le publierai un jour." Son secret, c'était son génie, il l'a emporté avec lui dans sa tombe.

L'artiste voulut élargir le champ de ses triomphes; il visita l'Angleterre et la France. Les sommes énormes qu'il y gagna étaient dévorées par le jeu plus vite qu'il ne les avait gagnées. Paganini donnait fréquemment des concerts au bénéfice des indigents. Il secourait de sa bourse les artistes malheureux, ou découragés. Berlioz, incompris du reste de ses contemporains, fut un de ses obligés.

En 1831, il vint pour la première fois à Paris; il y donna, le 9 mars, son

concert à l'Opéra. Lucien Naas a décrit la scène:

"Dans cette soirée, la salle de l'Opéra était une fournaise. L'enthousiasme, chauffé jusqu'à l'ébullition, éclata en démonstrations insensées. Jamais artiste ne vit, depuis, se renouveler à son profit les transports délirants que souleva ce jour-là Paganini. Les journaux du moment reproduisirent en phrases ardentes les impressions de l'auditoire. Le virtuose comptait alors 47 ans, mais il paraissait beaucoup plus âgé; long et maigre, d'une pâleur cadavérique, avec de longs cheveux noirs battant le collet de l'habit; des bras et des doigts démesurés; sa haute taille déviée par un déhanchement qui résultait de sa pose habituelle dès qu'il avait le violon à la main, la bouche rentrée et sarcastique, des joues creusées où se dessinait profondément deux longues rides semblables aux S de son violon, tout cet ensemble lui constituait une physionomie peu commune et en rapport, jusqu'à un certain point, avec l'originalité de son génie."

Cette prodigieuse soirée marque la fin d'une carrière triomphale. Déjà le déclin approchait.

Les quelques années qui lui restaient à vivre se passèrent sur la côte d'azur. Désormais il ne joua que rarement et dans l'intimité. Il séjourna à Marseille puis à Nice, où il mourut le 27 mai, 1840.

La sépulture lui était refusée partout. Son fils Achillino ne réussit à faire transporter les restes du grand musicien à Gènes, sa ville natale, que cinq ans plus tard. L'île Sainte Marguerite, un des îlots minuscules baignés par les flots de la Méditerranée, où le mystérieux masque de fer avait jadis passé de longues années d'emprisonnement, lui offrit un asile provisoire.

C'est ainsi que les vagues chantèrent leurs symphonies autour de la tombe de celui dont le génie avait fait vibrer tout un monde d'émotions dans les âmes de ses contemporains.

Hilda Trudeau.

POUR LE BONIFACIEN

— ○ REUNION ANNUELLE DES ANCIENS. ○ —

Le 16 décembre dernier, dans la salle du Collège, avait lieu la réunion annuelle des Anciens Elèves. Par malheur, plusieurs anciens des campagnes avoisinantes furent avertis trop tard, de sorte que l'assemblée compta à peine cinquante personnes. Quelques mots de bienvenue et un bref coup d'oeil sur le programme de la soirée par le président M. Roland Couture; puis les philosophes présentent une répétition du badin mais gai "A Qui Le Neveu" de T. Botrel.

Pendant l'entr'acte on fit la lecture du rapport de la dernière assemblée. Il couvrait une période de deux ans, puisqu'on s'était réuni la dernière fois le 22 octobre 1941. M. Couture fit l'éloge de l'oeuvre des bourses qui permet à bon nombre d'élèves d'entreprendre des études classiques. Quelques mots de félicitations bien méritées furent adressées à M. l'abbé Deschambault, l'animateur de l'oeuvre, et aux représentants de la campagne qui se montre toujours généreuse chaque fois qu'on lui tend la main.

Après les remerciements de M. Couture, le Père Recteur prit la parole. Il parla surtout de l'état actuel et de l'avenir du Collège. En comparant notre situation avec celle des grands collèges de l'est et en particulier de Montréal et de Sainte-Anne de la Pocatière, il ne faut pas désespérer de l'avenir d'un collège classique au Manitoba. Malgré le nombre restreint des élèves, malgré le coût élevé de la vie, le Collège, sans aucune aide du gouvernement, peut et doit survivre à cette période des plus critiques de son existence.

Le dernier à porter la parole fut son Excellence Mgr Cabana. Pour nous mieux faire voir notre situation, il a mis le Collège de Saint-Boniface en parallèle avec ceux de Rimouski et de Ste-Huacinte, et les conclusions qu'il a tirées sont encourageantes pour nous. Son Excellence a fait remarquer qu'il y a une mentalité nouvelle à créer chez les Franco-Manitobains. Pour y parvenir il

faudrait:

- 1) Enseigner l'économie aux parents et aux enfants.
- 2) Que chacun fasse sa part pour débarrasser le collège de sa dette.
- 3) Augmenter le nombre d'élèves (surtout dans St-Boniface).

Il n'y a rien à craindre quant à la valeur de l'enseignement au collège de St-Boniface, les nombreux succès remportés par nos anciens dans les universités de l'Est, auront vite raison des sceptiques.

Enfin on invita les anciens à s'abonner au Bonifacien et à l'encourager. Durant le gouter qui suivit on annonça le résultat des élections:

Président: M. le docteur Paul L'Heureux.

Vice-Président M. le docteur Paul-Emile Laflèche.

Secrétaire: M. Arthur Lane.

Trésorier: M. Raymond Gauthier.

Les conversations s'engagèrent; après deux ans on avait bien des choses à se raconter. Quand la fumée de cigarettes se dissipa, et que les Philosophes s'aperçurent qu'ils étaient seuls dans la salle, ils conclurent que l'assemblée était terminée, et chacun s'en fut se coucher.

Richard Sicotte,
Philo II



De Montréal nous arrive un trait qui mérite d'être rapporté dans nos colonnes. Quelques jours seulement avant de mourir, le Père Henri Bourquefit visita à Roger Goulet, à Notre-Dame de la Merci.

Il faut lire là-dessus la lettre de M. Goulet lui-même à son vieil ami Alexandre Larivière, de la rue Dumoulin.

(A la page 9 s.v.p.)

LITTE

TRAVERSEE DE NUIT.

Le soleil, avec son cortège de feu, a disparu au tournant de l'espace. La nuit, comme une reine, a revêtu son beau manteau de fête, tout moucheté d'étoiles. Un page, l'étoile polaire, soulève sa traîne, la voie lactée.

L'avion m'attend, prêt à prendre son vol. Je monte, je regarde les cadrans, les moteurs s'ébranlent. L'avion a bougé puis s'envole.

-O ma belle fée! Elle court, elle bondit, elle monte, elle s'élance pour rejoindre les étoiles. Rapide et légère, elle ressemble à une jeune fille qui court joyeuse dans la plaine ensoleillée.

-Les bras tendus, elle vogue dans les airs. Son front pur coupe le vent. Elle promène son ombre sur l'océan, qui voudrait l'attirer et l'engloutir.

-O ma belle fée! Le vent frôle sa robe de soie lustrée et y trace des rides. Sa silhouette dessine un trait blanc dans le firmament pur.

-Au-dessous le monstre liquide roule son dos rond, couvert d'écailles argentées. Elle combat la langueur envahissante et l'attrait du gouffre.

Autour de moi la nuit s'est éteinte et la mort guette dans l'obscurité. Je ne pense à rien, le hasard m'emporte... quand un formidable remous vient secouer ma torpeur. Je saisis les contrôles et remet l'avion en ligne droite, mené par le devoir que j'ai à accomplir.

Louis Carel.

NUIT DE TEMPETE.

La pluie dévale par torrents, les vents se débauchent. Les arbres craquent et se brisent. Les enfants pleurent et les aieules prient. Et dans cette nuit aux abois, un avion, tout petit, se débat contre les cieux. Son ronron échauffé se confond avec le mugissement des vents. Le ciel est bouleversé. Les nuages en gigantesques vagues s'entrelacent et se rompent. Et dans cette mer en furie, lutte un seul avion. Nageur solitaire qui brave la tempête.

Les vagues de nuages et de vents se lancent le jouet l'un l'autre. Elles le plongent, le submergent; mais lui revient toujours à la surface. Ses longs bras étendus, la tempête ne peut le chavirer. Son être entier tremble et vibre. Les vagues roulent autour mais il avance toujours.

Et dessous, une autre mer, la véritable mer l'attend, le convoite. Cette bête en délire ne se contient plus. Ses langues avides se détendent, sautent vers l'avion. Des gueules infinies s'ouvrent pour le recevoir et se ferment avec fracas, comme si, à tout instant, elles l'avalent et le broyaient.

Un si courageux effort sera-t-il vain? Qui l'emportera, l'homme ou la nature?

Félix Gourbil.



RATURE

ATTERRE.

Le vent claquait sur les panneaux de la carlingue. Une pluie, fine d'abord, rendait maintenant la visibilité presque nulle. Toute fois le pilote possédait une perspective assez stable de la vallée sous lui.

L'avion tenait bon, malgré le vent de face. Le vrombissement du moteur était régulier. Le gouvernail répondait franchement au moindre coup de poignet.

L'averse menaçait de devenir orage. La pluie, comme autant de balles, s'aplatissait un instant sur les ailes et ricochait aussitôt. Les rafales de vent pluvieux n'avaient point de prises sur les lignes harmonieuses de l'aéroplane, qui restait maîtresse du ciel.

Mais le moteur avait cogné, toussé et repris un excès de force, pour enfin râler sa perte. Le tuyau d'essence était bouché. L'altitude permettait à la machine de planer. Le pilote tirait une manivelle, poussait un piton, espérant qu'avec un sursaut le moteur reprendrait sa tâche. Il renifla même une ou deux fois, puis se tut. Alors l'aviateur ferma le conduit d'essence pour éviter l'incendie.

L'oiseau baissa son aile plombée et descendit. Il voulait encore jouir de son agilité. Seul le vent craquait dans le silence. On était dans un vallon. Le train d'atterrissage tordu, les ailes éclaboussées, l'hélice penchait, honteusement stoppée.

Le pilote inspecte le moteur, puis regarde le ciel gris, dont il est exclu. Lui qui aimait les airs, il en est chassé. L'avion était vaincu ironiquement au jeu de force par un tuyau bloqué.

L'homme partit. Il refusait d'entendre le vent et la pluie qui battaient leurs derniers coups sur la charpente fêlée.

Albert Paillé.



CREPUSCULE.

La pénombre d'un crépuscule automnal. Assis dans le parc silencieux et dénudé de mes rêves (O les beaux rêves !) j'admire la course effrénée d'un cavalier d'antan. Je l'admire et je l'aime cette course parce qu'elle est pareille à la fuite de mes bonheurs à la suite de mes rêves.

Le vrombissement d'un moteur éclate et s'enfuit, renâcle et meurt. Sur la mare sang et or du couchant se dégage la silhouette svelte et effilée d'un avion moderne.

Mes rêves, mes rêves ailés ! Vous fuyez, vous fendez l'espace comme ce bolide majestueux aux ailes teintées du rose illusoire du couchant de mes rêves.

Quand donc l'atteindrai-je ce bonheur qui m'échappe toujours ? Mélancolie d'un Nelligan, dépression d'un Rimbaud, qui tenez-moi que je le saisisse ce bonheur ailé avant qu'il ne soit plus qu'un point sombre dans la voûte bleutée de mes seize ans !

Norbert Préfontaine.

L'HIVER
A LA
CAMPAGNE.

Au milieu de cette immense plaine couverte d'un grand lin-
ceul blanc que lui a donné l'hiver. Une petite habitation sort de la neige comme un bateau émerge des vagues de la mer. De sa cheminée sort de la fumée qui monte R en spirales dans

le ciel bleu et calme. La neige scintille sous les rayons du soleil brillant mais sans chaleur au milieu du calme qui règne sur ce désert. De temps en temps un coup de feu éclate; sans doute un trappeur qui chasse les renards et les loups. L'hiver est dur pour les hommes et les bêtes. C'est l'hiver qui règne partout avec sa froidure et sa glace. Tels que les hommes qui ont la grâce de Dieu à leur porte et qui refusent d'en profiter.

A quelque distance de la maison il y a l'étable, le poulailler et quelques autres cabanes. Un homme sort de la maison et se dirige vers l'étable; là il fait le train. Il va pour faire boire les chevaux; la pompe est gelée. Alors il va à la rivière, y

brise la glace et puise son eau. A la ferme l'hiver est bien long. Car les seules occupations sont le travail autour de la ferme et aussi la bûchée du bois. Quand le jour fait place à la nuit, le père fume sa pipe, la mère tricote près du feu. La soirée se passe doucement dans le foyer heureux.

Dehors les étoiles disparaissent. Le vent s'élève et la tempête fait rage. La neige qui vole semblable à des spectres qui voyagent la nuit voilent ciel et terre, et le deuil profond de la nuit revient.

Les clous de la maison grincent sous la morsure du froid et en détonnant font sauter les hommes. Bientôt la maison s'apaise et s'endort.

Dehors les lamentations du vent ne sont plus entendues que par les démons.

Roger Pittet
junioriste.

LE PRINTEMPS
(jam?)

Dame Nature a revêtu son vert manteau.

Les fleurs et le gazon ont couvert le coteau.

Le merle matinal se reprend à chanter,

Les enfants vont gaiement à l'école étudier.

Sur les branches de l'arbre éclate le bourgeon,

Le torrent réveillé s'élance entre les monts,

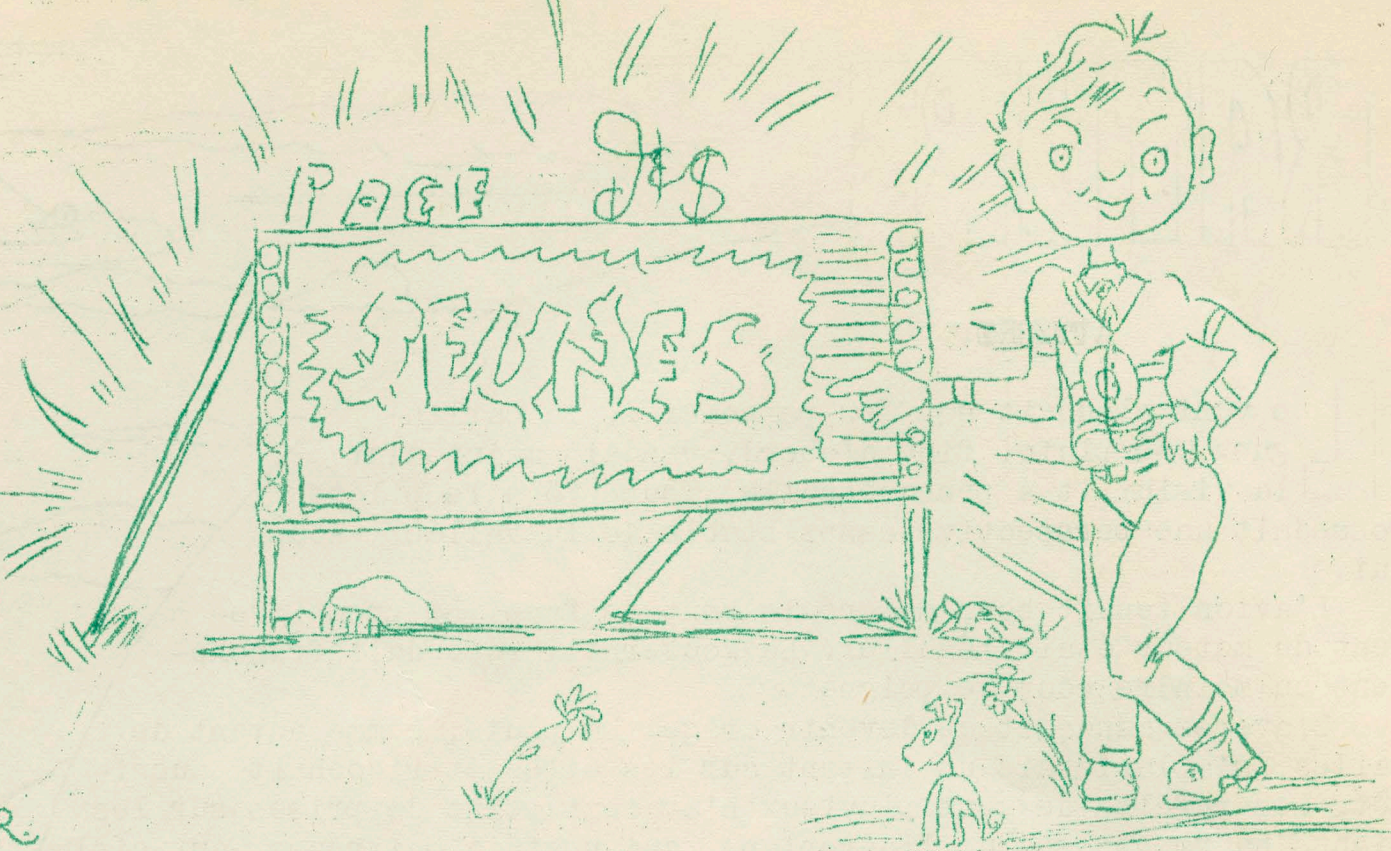
Libérés, les moutons retrouvent l'herbe chère,

Et l'homme souriant se rend à son affaire.



André Catellier,

Méthode B



DECEMBRE

Versification

Diligence: Bernard Bélanger

Honneurs: Henri Perron

Méthode A

Diligence: Luc Fouillard

Honneurs: Robert Bernardin

Louis Vielfaure

Méthode B

Diligence: Louis St-Pierre

Honneurs: Marcel Préfontaine

Syntaxe

Diligence: Bernard Vrignon

Honneurs: Gilles Lane

Maurice Miron

Eléments latins A

Diligence: Wilbrod Leclerc

Honneurs: Arthur d'Eschambault

Jacques Chenard

Raymond Lalonde

Eléments latins B

Diligence: Roger Smith

Honneurs: Origène Fillion

Edouard Labossière

Louis Décaire

Eléments latins C

Diligence: Napoléon Prince

Honneurs: Alain Jubinville

Eléments français

Diligence: Maurice Durand

Honneurs: Raymond Durand

Amédée Joubert

(suite de la page 5)

" Oui, ce bon Père Bourque est parti pour aller occuper sa place au ciel. Peu de jours avant sa fin il était venu me voir encore une fois. A cette occasion nous n'avons parlé que du Manitoba; et ensemble nous avons fredonné le refrain:

Mon Collège rien ne surpasse

La douceur de ton souvenir,

Et je pense à Saint-Boniface

Quand mon cœur veut se rajeunir.

Le spectacle devait être touchant de ces deux anciens du Collège chantant à deux le quatrain de l'Alma Mater.

Il y a dans cette scène des nostalgies admirables; et l'on reconnaît bien l'âme sensible des deux hommes.

JUNIORAT

Retour: les années passées, les "blous" relent des vacances, languissaient un peu trop longtemps dans notre milieu étudiant.

Cette année, les autorités ont trouvé un moyen ingénieux d'empêcher ces ennemis de la gent étudiante de s'introduire dans notre groupe. C'est la "récollecion".

La "récollecion" est une retraite très courte mais très efficace qui permet aux élèves de réfléchir profondément sur leur état moral. Pendant une demi-journée les Junioristes ont examiné l'intime de leur âme, ont raffermi les liens qui les rattachaient à Dieu, et ainsi se sont préparés à entreprendre sans inquiétude un bon semestre.

Fête Patronale: Le neuf janvier, l'Eglise entière rendait hommage à la Sainte Famille de Maxareth. Comme notre Juniorat est sous le patronage de la Sainte Famille n'a pas passé inaperçue. Et son Excellence Mgr Cabana en accentua la solennité en venant célébrer la messe basse dans notre chapelle.

Changements: L'année nouvelle apporta du changement dans le personnel enseignant du Juniorat. Le Père Paul Aubin, qui depuis près de six ans était le surveillant, professeur des éléments et professeur de chant, sera maintenant propagandiste du "North West Review", revue catholique de langue anglaise.

Nous remercions donc chaleureusement le Père Aubin de ses immenses services à notre égard, et nous lui souhaitons bon succès dans sa nouvelle charge.

Le Père Paul Aubin sera remplacé par son frère le Père Louis Aubin. A celui-ci la plus cordiale bienvenue.

Jean-Paul Aubry,
Rhétorique.

SPORTS

[10]

On constate depuis quelque temps qu'une propagande effrénée et saugrenue accompagnée à la radio les programmes artistiques et autres par des injonctions à ruminer une gomme de telle marque, à boire telle liqueur gazeuse etc. Le tout pour conserver une bonne santé.

Sans commentaires au sujet de cette propagande, admettons qu'il pourrait se trouver de meilleurs moyens de veiller à notre santé. C'est de cela dont je veux parler aujourd'hui. La culture physique.

Se soucier du développement de son corps et de sa beauté, s'équilibre. Nous en avons tous besoin, quoique différemment. Chez les sédentaires, les muscles du ventre se détendent, se relâchent et ne maintiennent plus le poids des organes. C'est un cas, pourrait-on dire, de "déformation professionnelle".

Par ailleurs, la pratique outrée d'un sport à l'exclusion des autres nous donne ces monstruosités aux membres supérieurs herculéens et aux membres inférieurs rachitiques, ou vice versa.

Tous, avons-nous dit, nous avons besoin de la culture physique raisonnée et systématique. Dans un collège de jeunes gens, le besoin semble moins évident à cause des sports organisés, mais c'est surtout dans les écoles, et, disons-le franchement, dans les couvents. Combien, en effet, de jeunes filles, de demoiselles qui, sitôt les classes terminées, rentrent à la maison pour recommencer à étudier jusqu'à l'heure du coucher. La marche du couvent, voilà trop souvent la somme d'exercice pour la journée.

A ceux qui ont souvent reproché aux garçons leur manque d'application à l'é-

tude, nous répondons du tac au tac que les jeunes filles ne prennent pas assez d'exercice. Dosage à faire de part et d'autre.

Mais quel bien la culture physique pourra-t-elle me faire, dites-vous? Voyons-en d'abord les grands principes.

1) Elle consiste en la contraction du muscle pour enlever la fatigue. Elle

s'effectuera sans suspendre la respiration.

2) On utilisera le froid et le chaud pour provoquer le travail profond des organes.

3) On exerce à chaque séance la partie qui n'a pas travaillé pendant la journée.

4) On évitera que les premiers et les derniers exercices soient trop violents. Les palpitations du cœur, les essoufflements seront combattus par les mouvements respiratoires en marche ou

position horizontale.

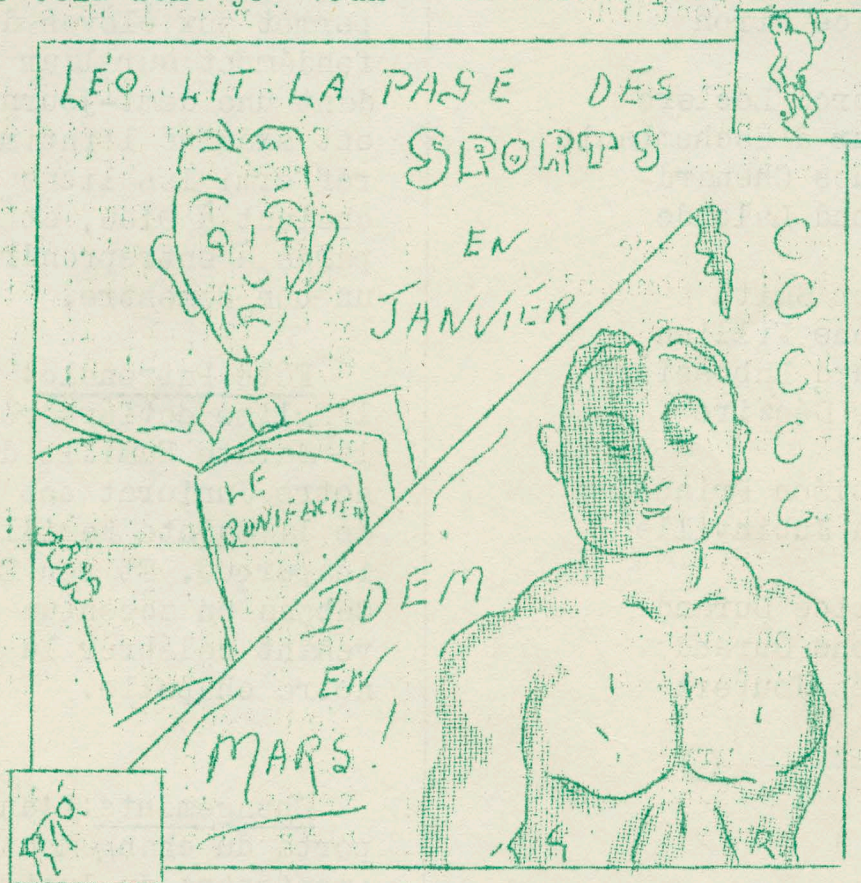
5) On recherchera la fatigue par le nombre de mouvements plutôt que par la concentration de la force.

x x x

Ce traité, je dirais même ce résumé, ne peut nous donner qu'un aperçu trop rudimentaire, mais suffit, je l'espère, pour démontrer que nous tirons de la culture physique des bénéfices évidents en résistance accrue et en capacité de travail soutenu pour la tâche qui nous attend.

Car, je le suppose, nous avons à réaliser dans l'âge mûr, un idéal de jeunesse.

Georges Pelletier.



Les vies Tricotent...

[14]

VANITE

J'ai détruit des pays, renversé des empires;
Les sceptres sur mes pas tombaient comme des blés.
Le moindre coup d'es-toc de mes soudards musclés
Abbattait des géants plus forts que des vampires.

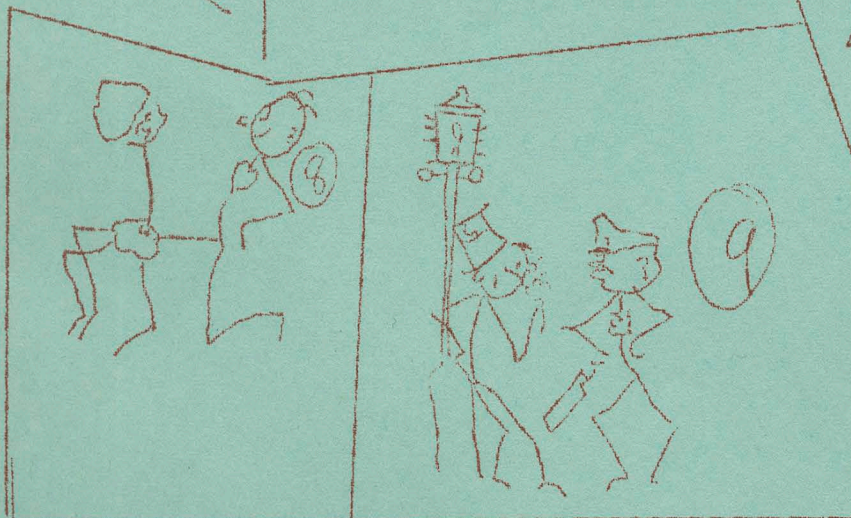
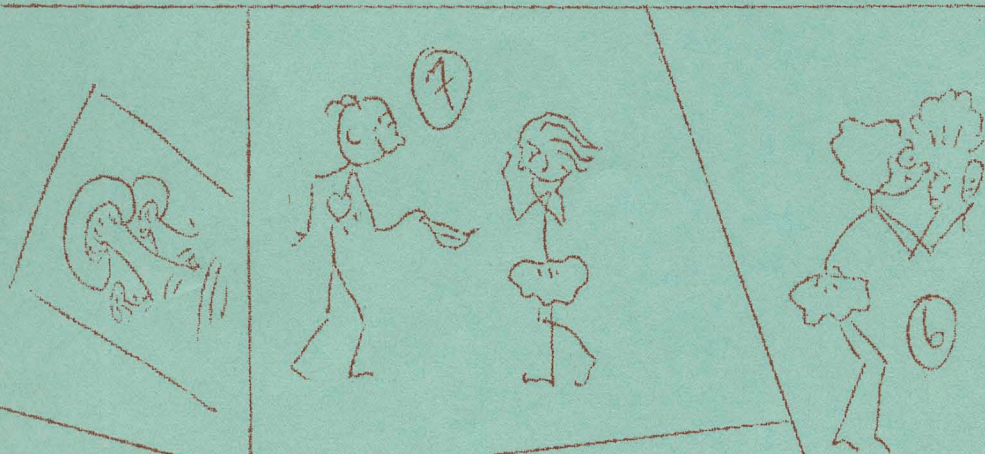
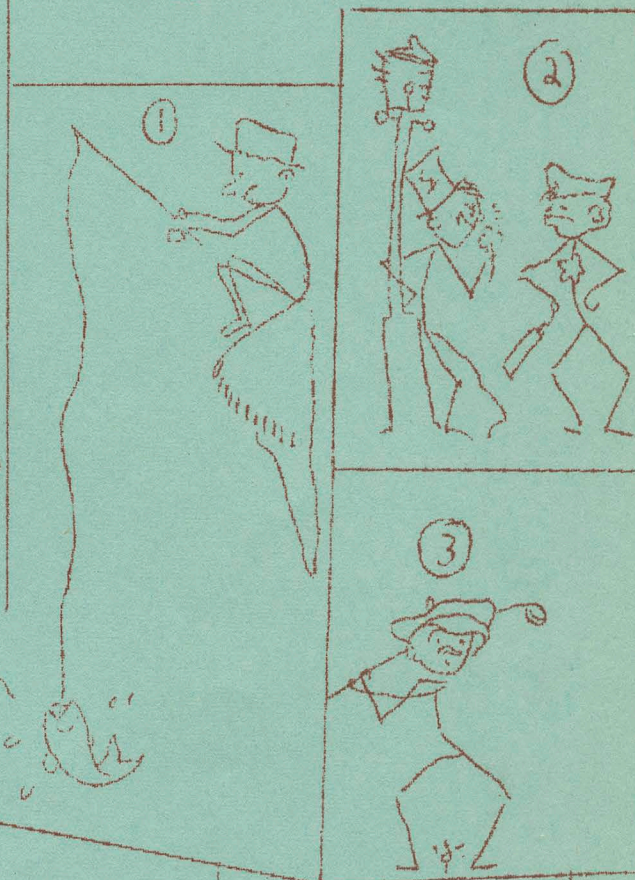
Puis, j'ai conquis les mers. Les casques de mes sbires
Luisaient comme des feux sur leurs crânes brûlés.
Les cités, les vaisseaux des pays désolés
La nuit, flambaient au loin derrière mes navires.

Un jour, quand j'eus fini le massacre effrayant,
Quand les peuples vaincus gisaient dans la poussière
Près des restes sanglants de leurs villes de pierre,

Je m'arrêtai enfin, vainqueur et haletant.
Grimpé sur un rocher, front au vent, lèvres fières,
Doda me regarda et dit: "Es-tu content?"

F. V.

HISTOIRE SANS PAROLES pour amuser Philippe.



QUELQUES DEFINITIONS.

Gifle. Donation entre vifs.

Gratis. Mot si étrange à nos mœurs qu'on a dû l'emprunter à une langue étrangère.

Heures. Virgules de l'éternité.

Illusions. Nourriture peu substantielle.

Invalide. Hachis de la gloire.

Lauréat. Petit prodige qui souvent finit par être obligé de brouter ses couronnes.

Sardine. Petit poisson sans tête ni queue qui nage dans l'huile.

Savon. Objet que l'on flanque à la tête des gens pour la leur laver.

Fourrure. Peau qui a changé de bête.

Egoïste. Celui qui ne s'occupe pas de moi.

Insignifiant. Ce qui ne déplaît à personne.

MA